

Zem, Zem,

Cri Mauritanien, animal bizarre, prénom ? Rien de tout cela. C'est à Nouadhibou, le coeur de la vie culturelle. Oh ! bien sûr il y a aussi, plus structurée, plus savante, mieux léchée celle que propose l'alliance Franco-Mauritanienne : bibliothèque, séance de cinéma, exposition temporaire.

Le Zem Zem, je ne sais comment vous le décrire.

Nous venions juste d'arriver , 3 jours peut-être, quand nous avons appris par Denis, le consul, que le jeudi suivant il y aurait un concert de musique africaine au Zem Zem, puis la semaine suivante l'arrivée de la star sénégalaise : Baaba Maal . « Allez-y, vous ne le regretterez pas »

Il n'en fallait pas plus pour exciter notre curiosité, savourer à l'avance un concert d'une musique que nous ne connaissions qu'à travers les CD de musique du monde ou d'une ou deux salles de concerts parisiennes. C'est vrai que les quelques jours qui suivirent nous fûmes assez excités, Chantal et moi, par cette idée, par les réactions du personnel de l'hôtel qui encourageaient notre démarche et par l'indifférence, voir l'étonnement que cela provoquait chez nos collègues.

- « A qu'elle heure faut-il y aller ? »
- « Cela dépend, Minuit, une heure. Cela ne commence jamais avant et cela se termine parfois à l'aube. Mais bon ... soyez y vers 11 h 00. »
- « Il y a du monde ? On est sûr d'avoir de la place ? »
- « Jeudi prochain oui, mais pour Baaba Maal ce sera plein. Tous les négros-africains

seront là. Ce sera chaud. Prenez des vêtements qui ne craignent rien. »

Cansado, Nouadhibou. Nos cinq kilomètres de goudron, unique voie sur 500 km à la ronde, boulevard Médian, la grande artère commerciale qui a plus un aspect barbesois que Champ-elyzéen. A la hauteur du marché, à droite une rue vite ensablée assez large et au milieu la tranchant en deux le Zem Zem. Grande bâtisse rectangulaire assez triste et vieillotte. La foule, encore peu nombreuse attend dans la rue, discrète. Que des noirs, par un seul Maure. La soirée sera Africaine. Je vais à l'entrée. Rien. « Le guichet ? » Il n'y en a pas . « Si à côté » Effectivement, à hauteur d'homme, un minuscule trou par lequel on ne peut passer que le regard et une main. Suffisant pour donner nos 1000 ouguya (3 euros) et recevoir nos deux tickets.

Passé le service d'ordre, nous entrons dans l'antre... Alors là. Indescriptible. Un ancien cinéma. Au fond , la scène correcte. Devant, des rangées de bancs qui ont dû être recouverts de moquette, mais ne sont plus qu'un ensemble mité, poussiéreux, éculé, délavée, troué.



Sur les murs des tentures en lambeaux, loques poussiéreuses et sèches qui ne demandent qu'à brûler et embraser les restes de tissu du plafond qui ne tient que par endroits, dévoilant l'armature métallique d'un toit de tôles.

La misère, les vestiges d'un ancien faste colonial, une salle abandonnée qui revit de temps en temps pour des concerts de griots, de rap. Issue de secours ? Rien. Une souricière à l'entrée, une souricière près de la scène, l'entrée des artistes.

Les risques sont pris, on reste. En plus, ici tout le monde fume, le tabac ne coûte presque rien.

Partagé entre cette conscience du risque et cette excitation de vivre encore une nouvelle expérience nous laissons aller nos sens.

L'odeur déjà africaine : Le nez me démange à cause de la poussière.

Le regard : Dans cette misère, comme des fleurs, entrent les boubous somptueux des femmes, les jeunes mères elles aussi sont là très belles avec leur bébé ou jeune enfant, les boubous blancs, bleus ou beiges des hommes.

L'ouïe : Tous discutent, s'interpellent. Sur la scène les musiciens règlent et testent une sono minable dont on ne sait si la saturation est due au réglage ou aux réverbérations de la salle.

Je ne sais où donner de l'oeil, de l'oreille, du nez.

Et quelle allure. Les femmes se tiennent droites, paradant dans leurs robes chamarrées, sous leurs foulards noués dans les cheveux. Ici, ce sont les noires. L'islam n'est pas frustrateur. Elles jouent des transparences, des exhibitions calculées du cou et des épaules. Rien n'est provoquant mais tout est suggestif. Chaque homme doit être un chef, un guerrier ou un marabout. Parés de leur plus beau boubou, élancés, allure altière, la pauvreté est effacée un soir. Les vrais riches nous ne les connaissons que plus tard au moment des offrandes, devant les billets exhibés et distribués un à un. Orgueil, fierté sont partout.

De onze heures à une heure nous assisterons aux répétitions, à des solos improvisés, à quelques bœufs entre accompagnateurs. La salle se remplit. On se salue. On palabre.

Enfin, le spectacle. Je ne raconterai pas le premier concert pour passer tout de suite au second celui de Baaba Maal identique au précédent mais en mieux encore.

La salle avait été chauffée à blanc par une « sorte » d'animateur, présentateur, publicitaire, distributeur de cadeaux, sur fond d'un immense poster totalement décalé d'une blonde américaine. Pub pour American Legend, sponsor du concert.



Des hôtesse, belles noires sexy, parcouraient la salle, offrant des cigarettes. La pièce s'enfumait, le risque d'incendie augmentait mais ce soir là seuls les cœurs ont brûlé.

Enfin l'idole entre. Clameur. Il commence une chanson. Le son n'est pas extraordinaire mais tout le monde s'en fout. Sur certaines phrases la salle bondit, se lève, reprend un refrain, puis tout le monde s'assoit à nouveau respectueux des autres.

Déjà des femmes se lèvent et la longue procession commence. Elles traversent la salle majestueusement, montent sur la scène, s'approchent du chanteur et lui glissent un billet dans la main ou dans la poche de son boubou. Puis c'est le tour des hommes. Les riches font claquer quelques billets puis les distribuent aux membres de l'orchestre.



Dans ce pays de misère c'est surprenant. Baaba Maal est une star. Il a laissé les deux tonnes de matériel qui l'accompagnent, habituellement tout autour



du monde, a pris quelques un de ses musiciens, les plus fidèles, son compère le griot aveugle, une choriste, son guitariste acoustique, son joueur de Kora, trois percussionnistes, deux danseuses parmi les quarante de son groupe.

Et modestement, il est ici pour honorer, dans le nord de la Mauritanie, sa communauté Peul du Sud, du fleuve Sénégal, immigrée dans le désert. Le miracle opère, le public communité, calme puis déchaîné. Les morceaux durant dix, parfois quinze minutes allant de la mélodie langoureuse, voix de griot haut perchée à des variantes de rock ou

de rap. Quelques phrases déchaînent les passions, comme une harangue. Nous ne comprenons pas mais il se passe quelque chose.



Pendant ce temps la longue procession continue. Les billets de 1000 Ouguiya tombent sur la scène, sont ramassés par un homme de service.

Nous sommes fascinés, émus par l'ambiance, chauffés par le rythme, intrigués par le mystère.

Soudain Baaba Maal se tait, l'orchestre disparaît, les danseuses arrêtent de se trémousser, de donner des coups de reins évocateurs.

Baaba Maal commence alors un long discours en Peul. Le public répond, acquiesce, hurle sa satisfaction, lève les bras, tend le poing.



Soudainement il passe en Français.

- « Pour vous les quelques étrangers. Nous sommes tous des frères. L'Afrique est unie, il n'y a pas de frontières entre les deux rives du fleuve. Sénégalais, Mauritanien nous sommes frères. Notre combat doit être celui contre la pauvreté. Elle ronge l'Afrique. Notre arme c'est la culture, l'école. Il faut lutter contre l'illettrisme. Les enfants, les filles doivent aller à l'Ecole... »

Je découvre alors que cette harangue était un vrai discours politique, social, humanitaire. Et le public répond, rêve, s'emballe... Une Afrique sans « pot de vin », sans passe droit, sans pauvreté.

Puis le concert reprendra de plus en plus chaud, de plus en plus debout, de plus en plus dansant.

Nouvel arrêt. Un homme monte, boubou blanc, bonnet blanc.

Baaba Maal récupère les billets, compte les liasses, annonce la somme récoltée.

L'homme prend la parole à voix basse ; le griot noir répète dans le micro. Un long discours.

Nous avons eu les explications. Ce soir on fête la communauté Peul. Les femmes de la tribu de Baaba Maal organisées en association, se sont toutes habillées de la même manière, en blanc. Elles sont montées sur la scène, ont donné leurs offrandes, mais contrairement aux autres, sont restées sur scène devenant un décor naturel.



La collecte est pour la communauté et plus particulièrement pour l'un dans le besoin. Le discours de l'homme en blanc était un compliment à quelqu'un de méritant.

Le concert a repris. Nous avons fait comme tout le monde, dansé, scandé, repris le refrain, incompréhensible. Tout a une fin. Nous sommes rentrés à l'hôtel plein de ces sons, de ces odeurs, de ces images mais surtout surpris et heureux de voir comment ce concert était devenu une sorte de

kermesse, de fête communautaire offerte par une star, capable de remplir le Zenith, à ses frères avec les « moyens du bord ».

Jean

*Photos de Tom Van de Velde.*